

— Il faut prendre cela, me dit-il, la maison convient. Quant aux meubles de ton appartement, il n'y a, à vrai dire, que deux meubles dont on ne peut pas se passer, à savoir, un coffre-fort bien fermé et une toilette bien garnie. Avec ces deux meubles-là, coffre-fort et toilette, or et propreté, très-beaux, très-complets, très-parfaits, vous vous passez de tous les autres sans que personne ait rien à redire. En effet, à la rigueur, vous pouvez avoir un méchant lit; on supposera que vous aimez à coucher sur la dure. — On vous pardonne une mauvaise table et de vieux fauteuils; on répondra que vous n'avez pas le luxe. Mais un coffre-fort! c'est mieux que le sommeil ou le repos, c'est la fortune. Je le veux bien garni de clous, de fer, de serrures, de secrets de toutes sortes. Oh! dira-t-on, quelle défiance! et par ce qu'on verra du coffre, on jugera l'argent qu'il contient. Ceci est pour les autres. Mais la toilette et l'eau à grands flots, à chaque heure de la journée, ceci est pour vous, c'est votre affaire personnelle, songez-y. L'homme de la nature ne se lave jamais; l'homme policé se lave tous les jours une fois pendant cinq minutes; l'homme comme il faut se lave tout le jour. Vous autres, jeunes gens, quand vous vous êtes plongés le matin dans l'eau froide comme de jeunes canards, vous croyez avoir fait beaucoup. Vous ne connaissez pas d'autres ablutions que celles des Turcs. Vous êtes des barbares. Ceci est une longue et difficile science, mais aussi une grande supériorité, un grand bonheur, surtout avec votre figure, mon neveu Prosper, surtout avec vos mains, avec ces longs cheveux si souples! Vous êtes né pour être un cavalier accompli; la nature vous a tout donné, le regard, la voix, la taille, l'esprit, le cœur; il vous manque l'éducation, et je ne vous cache pas qu'en ceci vous êtes bien en retard!

Trois jours après, j'allai le voir dans tout l'attirail de mon nouveau costume. Qu'aurais-tu dit, mon bon Christophe, si tu avais pu me voir dans mon triomphe? J'étais vraiment un beau cavalier; c'était une seconde métamorphose plus complète encore que la première: tout était nouveau pour moi dans ces nouvelles élégances. Ma poitrine était maintenue sans effort, mes épaules sentaient mon habit sans être gênées, tout le reste était à l'avenant; quand j'entrai chez mon oncle, il ne put retenir un sourire de satisfaction:

— Mon élève se forme, me dit-il, et il sera bientôt aussi avancé que son maître. C'est bien, cela! Voyez donc, Prosper, comme votre taille est plus élancée, comme votre poitrine paraît plus large et votre pied plus petit! Vous n'êtes déjà plus le même homme; et cependant mettez-moi plus d'aisance dans votre démarche, moins de raideur dans votre maintien. Il ne faut pas avoir l'air de savoir que vous portez un habit à la mode; n'y tenez pas le moins du monde, non plus qu'à votre chapeau, qui est encore tout bêtement neuf; brisez tout cela, que tout cela obéisse au lieu de commander. Par exemple, ces gants sont ternes et ne sont pas encore déchirés, c'est une faute; votre cravate est trop empesée; il faut qu'elle se roule nonchalamment autour de votre cou, sans se terminer par ce nœud ridicule qui rappelle l'Empire. J'insiste sur ce point, parce qu'en effet la cravate est l'article important chez un homme; selon sa manière de la mettre, elle lui donne l'air d'un niais ou l'air d'un fat, ou, qui pis est, l'air d'un sot, trois airs à redouter également, le dernier plus que le second, le second plus que le premier.

Or, il me dit toutes ces puérilités d'un si grand sang-froid, que moi, je l'écoute avec la plus grande attention; car, à tout prendre, toutes ces leçons de luxe et de bien-être, qui doivent te paraître, à toi, si futiles, mon Christophe, me paraissent, à cette heure, très-bien calculées. — Si, en effet, me disait-il en-

core, l'homme ne s'habillait que pour se vêtir, une blouse lui suffirait ; l'hiver, il porterait une blouse en laine, et tout serait dit. Une fois donc que vous admettez que le costume est une distinction sociale, vous en faites par cela même une science très-importante et très-avancée, qui a ses secrets, ses mystères, ses triomphes, ses défaites : Mon oncle possède à fond cette science du costume, et ce n'est guère qu'après l'avoir entendu sur ce sujet, que l'on devine combien sa simplicité est savante, combien son désordre est calculé, combien de recherches et d'études dans ce hasard.

Je ne saurais me rappeler tout ce qu'il m'a dit encore. Il a parlé des odeurs : — Il faut, dit-il, qu'un homme aime les odeurs pour lui seul ; il faut que les autres devinent qu'il les aime, mais ne les sentent pas. A l'homme sensé qui n'aime ni le vin, cet abominable feu à l'usage des brutes, ni le café, ce stupide poison des bonnes femmes et des cuisinières, ni le thé, cette fade décoction chinoise qui vous rend les dents noires, les parfums sont une ressource puissante. Ils pénètrent le corps d'un feu léger et doux ; ils raniment les esprits sans avoir besoin de passer par l'estomac ; ils réjouissent la vue, l'odorat et le toucher, les trois vrais sens, les trois sens dignes d'un homme, sans avoir besoin d'appeler à leur secours le goût, ce sens de la brute, le seul sens de l'animal. J'aime les parfums avec passion ; mais, dans les parfums, il y a un choix sévère et très-important. Je les divise en deux classes, le parfum chaud et le parfum acide. Le parfum chaud est une peste. Le camphre, le musc, la vanille, sont autant d'essences huileuses qui vous portent à la tête et au cœur ; ce sont des odeurs lourdes et terrestres qui ne vont pas au delà de l'odorat. Parlez-moi du parfum qui s'envole comme le gaz ! parlez-moi des odeurs qui s'échappent de leur prison de cristal ! Vous ouvrez le flacon, plus d'odeur. — Où est-elle ? Elle est là-haut, dans le ciel ! Mais ces ineffables bonheurs du sixième sens ont été refusés à l'Europe. L'Orient est le vrai pays des essences ; on ne les comprend, on ne les aime que dans l'Orient. Nous autres Visigoths, nous prenons le premier flacon venu, et nous posons notre nez sur cette essence de hasard, et puis advienne que pourra. Quand je passe devant la boutique de ces parfumeurs à la mode, quand je vois

ces petites fioles étiquetées, ces crèmes, ces écumes, ces pom-mades, ces essences pour les cheveux, ces amas infects de compositions horribles, le dégoût me prend comme le dégoût prend le gourmet arrêté devant le comptoir en plomb d'un marchand de vins. Nous sommes un peuple bien mal loti. Dans leurs temples chrétiens, ces Français si dévots, dans sa chapelle royale, ce roi catholique et si riche, au nez de leur Dieu restauré sur son autel, les malheureux ! dans des encensoirs d'argent, ils brûlent une ignoble térébenthine, une espèce de colophane volée au saule pleureur, et ils appellent cela *encens* ! Oui, mon Dieu ! ils te disent à toi qui as fait l'Arabie, à toi qui as fait le désert : — Cette épaisse et crasse fumée qui brûle sous la main vacillante de l'enfant de chœur : *c'est de l'encens* ! C'est de l'encens, mon Dieu ! Le roi lui-même te dit : *c'est de l'encens* ! Et puis l'archevêque se plaindra qu'on n'aille pas dans le temple ! et puis M. de Lamennais écrira un livre *sur l'Indifférence en matière de religion* ! Monseigneur le premier aumônier dira que la chapelle est déserte ; les courtisans trouveront, même le front tourné vers l'auguste famille et le dos tourné à l'autel, que la messe est trop longue ; je le crois bien, par Dieu ! que le temple est désert, que la chapelle est abandonnée, et que la messe est longue, sous l'abominable fumée d'un pareil encens !

Par exemple, croiriez-vous qu'à son sacre, où, Dieu merci ! il avait fait venir des choses bien étonnantes, le pape d'abord, — Bonaparte lui-même, Bonaparte empereur, dans la France qu'il avait faite, n'a pas pu trouver quatre prises de pur encens ? Et il appelait cela un sacre !

Quand Michel-Ange *le Terrible* élevait vers le ciel le dôme de Saint-Pierre de Rome, il ne savait pas que ce dôme tomberait faute d'un grain d'encens. Ils ont élevé Saint-Pierre de Rome sans songer à faire planter de l'encens pour Saint-Pierre de Rome ! les profanes ! Voilà pourquoi maître Luther eut si beau jeu.

Retenez bien ceci, mon neveu, un parfum ne peut pas être trop doux, trop léger, trop vaporeux. Le bon parfum est aussi rare que le beau diamant, et bien plus digne d'un homme ; c'est une jouissance qui doit être isolée pour être complète.

Surtout, en fait de parfums, méfiez-vous d'une odeur abominable qui est devenue en France, je ne sais comment, une chose de première nécessité : je veux parler de l'admirable *eau de Cologne de Farina*. On mettrait un vaisseau à flot avec l'eau de Cologne qui se dépense chez nous tous les ans ; c'est un fluide qui brûle comme l'acide sulfurique et qui est un peu plus infect. La femme de l'épicier, la femme de l'huissier, la femme de chambre, le commis de boutique et le sous-lieutenant de génie en font une effroyable consommation ; ils en font une eau virginale pour se rafraîchir le teint, une eau seconde pour se blanchir les dents ; ils s'en arrosent les cheveux pour les faire friser ; ils s'en appliquent des compresses sous les yeux pour s'empêcher de pleurer ; ils en mettent partout ; ils en mettent dans leur mouchoir de poche, et, quand ils viennent à lever leur mouchoir, il s'exhale une odeur pourrie à vous faire tomber à la renverse. L'eau de Cologne et la térébenthine ont perverti l'odorat national chez nous, comme l'orgue de Barbarie et le tambour de basque ont gâté notre peu d'instinct musical. C'est une infection abominable ! Et puis il y a des gens qui vous disent : — Vous êtes de grands poètes ! Si nous avions été poètes quelque peu, nous aurions commencé par mettre au gibet M. Jean-Marie Farina et ses imitateurs, et tous ceux qui vendent de l'eau admirable à six francs les dix pintes. Vingt sous la pinte de parfums ! Il me semble entendre dire à un faussaire : Achetez-moi mon collier de perles cinquante francs !

Disant cela, il tira de sa poche un petit flacon, puis il eut l'air de s'endormir, mollement enfoncé dans un grand fauteuil !

Telle fut à peu près sa dissertation sur les parfums.

Je ne sais pas ce que tu en penses ; pour ma part, je l'ai trouvée aussi intéressante que la dissertation de Pline le Naturaliste : *De unguentis*.

C'est vraiment un homme plein de science et d'originalité. Il a, sur tout ce qui existe, des aperçus si neufs et si fins, neufs du moins pour moi, que je ne puis assez te dire tout mon étonnement, non plus que tout mon plaisir à l'entendre parler. Il m'a déjà appris plus de choses en quelques mois que je n'aurais pu en deviner en toute ma vie. Quand il me voit, il fait tous ses efforts pour être aimable et gai, et pour laisser de côté ce qu'il appelle son enseignement ; mais son zèle l'emporte le plus souvent ; tout d'un coup il monte en chaire, et il me parle des heures entières sur toute cette science de la vie élégante qu'il sait si bien.

Aujourd'hui, par exemple, nous avons parlé des détails de la toilette ; il en a parlé sans façon, sans enthousiasme et sans colère, et il a été très-amusant ; car son défaut, s'il en a un, c'est de s'emporter sans raison, et d'entrer dans de grandes fureurs à propos de la moindre chose qui lui déplaît.

— La toilette d'un homme, m'a-t-il dit, comme celle d'une femme, au reste, vit surtout par ses détails. Je ne vous parle pas de la toilette des femmes, que je n'ai jamais comprise ; ce que les femmes appellent leur toilette est une chose si bizarre qu'il n'y a rien à en dire : ce sont des couleurs tranchées, des morceaux de ruban et des morceaux de gaze ; ce sont des souliers bien faits pour un pied souvent mal fait, ce sont des gants collants sur une main très-maigre, ce sont de longs bras dont on voit le coude rouge, c'est une taille entassée dans un corset écourté, une foule de colifichets sans goût, sans grâce et sans valeur ; ou bien ce sont de lourds diamants, plus habitués à être chez l'usurier que sur le cou raboteux de leur maîtresse ; ce sont des robes très-longues pour dissimuler des jambes très-mal faites ; ce sont des oreilles percées où pend de l'or mat, ce sont des cheveux entassés en chignon, pêle-mêle avec de faux cheveux ; c'est du rouge qu'elles mettent sur leurs joues, du noir

dont elles teignent leurs sourcils, une large boucle, et une large ceinture qui coupe leur taille en deux ; tout cela est mesquin, d'ailleurs, et de valeur aucune. Prenez dans un bal la femme la plus élégante, déshabillez-la, ou plutôt faites-la déshabiller par votre valet de chambre, et faites vendre sa robe, son fichu, ses souliers, toute sa gaze et tous ses rubans, vous ne trouverez pas de tout cela de quoi lui acheter un pot de fard. *Frivolité est le nom de la femme*, comme Shakspeare l'a très-bien dit.

Au contraire, un homme comme il faut peut faire de chaque objet de sa toilette un très-grand objet de luxe, j'entends un luxe excellent et très-respectable, celui qui échappe à la foule, que la foule ne comprend pas, dont elle n'est aucunement jalouse, et dont même elle ne voudrait pas. L'homme de bon goût n'est occupé qu'à faire oublier sa présence, tout au rebours de la femme, qui cherche toujours, et par tous les moyens, à faire savoir qu'elle est là. Un homme comme il faut sort de son hôtel, il a des chevaux noirs, un harnais noir, une voiture anglaise et d'une couleur terne, des gens en habit, en bas de soie et sans livrée. Dans la ville, il va doucement et sans bruit ; cela ménage ses chevaux et lui concilie la bienveillance des passants. On sait gré de tout à un homme riche, surtout on lui sait gré de faire le moins de bruit possible. Ainsi, quand il s'arrête à la porte d'une maison, il descend en toute hâte, et son laquais referme doucement la portière de la voiture, au lieu de la jeter avec fracas. Un pareil homme a toujours l'air d'arriver à pied ; c'est une prévenance pour ceux qui ont des chevaux de louage. Il entre dans un salon, on l'annonce sans son titre, s'il a un titre ; chacun, dans son âme, pour l'en récompenser, le fait comte s'il est baron ; il salue tout le monde sans relever ses cheveux sur le front ; il va se placer à une bonne place peu apparente ; et là, si vous le regardez, vous verrez tout de suite quelle supériorité il a sur ses rivaux. Au premier abord, il n'a rien qui se fasse trop remarquer ; mais, si vous l'approchez de plus près, vous allez de découvertes en découvertes ; sa montre est en argent, il est vrai, mais c'est une montre de Bréguet, qui n'en fait plus ; sa chaîne est très-petite, c'est une chaîne vénitienne du bon temps ; remarquez son cachet, je vous prie : c'est

un camée du temps d'Auguste, un Alcibiade, s'il vous plaît, et il a été monté par quelque grand orfèvre florentin. Il porte à ses doigts des bagues d'un vieux siècle et d'un grand style ; sa tabatière n'est pas en or, mais elle est surmontée d'un camée qu'il a porté, d'abord malgré la mode, et qu'il porte encore à présent que la mode en est venue, parce qu'il en a le droit. Il en est de même de tous les détails de cette personne ; au jeu, il a de l'or tout neuf, frappé d'hier ; et s'il laisse tomber une pièce d'or, il ne la ramasse pas. Il ne dispute jamais au jeu, il ne donne jamais de conseil, et il n'en demande jamais. Il rit peu, il écoute peu ; il est plutôt froid qu'affable ; il ne cherche nullement à être plaisant ni à amuser, il laisse ce soin-là aux plus pressés. Du reste, poli avec tout le monde, très-empressé auprès des femmes sur le retour, auprès des hommes puissants ; indifférent aux célébrités sans fond ; estimant la science autant que le pouvoir ; tâchant de faire son profit de l'une et de l'autre, et les flattant tous les deux tant qu'il peut, parce qu'il y a toujours, dans cette flatterie, quelque chose à gagner pour lui. Voilà notre homme !

Un pareil homme ne sait jamais une seule anecdote ; il ne connaît ni monsieur un tel, pair de France, ni monsieur le duc un tel, dont on parle devant lui avec éloges ; il n'avoue jamais avoir vu la pièce nouvelle, et surtout il ne se permet pas de dissertation littéraire, la plus insipide des vanités.

Il ne parle jamais ni des nouvelles du soir, ni du cours de la rente, ni de la maladie régnante, quand il y a une maladie régnante ; il parle quelquefois du roi, du dauphin, de la dauphine, de l'archevêque, et toujours avec le plus grand respect et la plus grande réserve, il dit : — Le roi, madame la dauphine, monsieur le dauphin, monseigneur l'archevêque de Paris.

Les autres parleront de leurs terres, de leurs chevaux, de leurs alliances, de leur fortune, de leur vieux père ou de leur jeune sœur ; lui, il ne dit jamais un seul mot de ses terres, de sa fortune, de ses chevaux, des cheveux blancs de son père, de sa jeune sœur à marier. Il sait trop bien qu'on ne doit jamais importuner personne ni de sa fortune, ni de son esprit, ni de ses belles actions, ni de ses nobles sentiments.

Qu'on le prenne pour un homme de mœurs sévères ou relâchées, peu lui importe; il lui importe beaucoup de ne pas faire lui-même le prospectus de sa vertu ou de son vice. Ainsi, s'il a passé la nuit à table, ce n'est pas lui qui ira se dénoncer; s'il a entendu la messe de Saint-Germain-l'Auxerrois, il se gardera bien de s'en vanter. Lui parle-t-on d'une femme suspecte, il répond: — Je n'ai pas l'honneur de la connaître! Cela fait plaisir à toutes les femmes, et cela ne coûte rien.

Quand une femme laisse tomber son mouchoir, il ne se précipite pas pour le ramasser; mais il écoute parfois ce qu'elle dit, ou il fait semblant d'écouter avec un geste imperceptible d'approbation; cela suffit.

Il ne porte jamais une seule croix à sa boutonnière, excepté quand il a un habit noir; dans ce cas seulement, il laisse passer un bout imperceptible de ruban rouge, ce qui fait que tout le monde se souvient qu'il est officier de la Légion d'honneur et chevalier de cinq ou six ordres étrangers, avec l'approbation de Sa Majesté.

Il s'en va comme il est venu, sans éclat et sans bruit; il a peu parlé, il a peu souri, il a été très-peu galant, il n'a déployé aucun faste, et, quand il est parti, les hommes et les femmes s'accordent à penser qu'il est l'homme le plus aimable, le plus galant, le mieux élevé et le plus riche de la société.

## XVII

Ce matin, il est entré chez moi de bonne heure:

— Déjà levé! m'a-t-il dit; on voit bien que vous ne savez pas encore la valeur d'un instant perdu. Celui qui a inventé cette belle expression: *tuer le temps*, était un grand philosophe. Il n'y a pas d'ennemi plus difficile à tuer que celui-là. Donc je suis venu tuer le temps avec vous.

— A votre aise, mon oncle, lui ai-je dit. Cependant, je vous avouerai que le temps ne me paraît pas si long que vous dites.

Il est vrai qu'en ma qualité de nouveau-né dans le bonheur de ce monde, je suis encore, Dieu merci, à l'abri de l'ennui.

— Soyez tranquille, mon neveu, l'ennui vous viendra, et de reste, quand vous n'aurez plus rien à voir de nouveau. Jusqu'à présent, l'avidité de tout voir, de tout comprendre et de tout sentir, vous a tenu les yeux ouverts comme l'esprit; votre bonheur a voulu que vous vîssiez ici pauvre et nu, puis que vous fussiez riche, puis élégant, ce qui est plus difficile que d'être riche; à présent, avant d'arriver à l'ennui, vous avez encore plusieurs degrés à parcourir: — l'ambition, — le plaisir, — l'amour. Une fois à ce dernier degré de l'échelle sociale, l'ennui vous prendra à la gorge, comptez-y.

— Mon oncle, lui dis-je, vous m'avez promis de me faire entrer dans le monde aussitôt que je ferais tout ce que font les gens du monde; je m'y suis appliqué de mon mieux; vous-même vous êtes content de votre élève: qu'attendez-vous pour me lancer?

— Je n'attends plus que deux choses, a-t-il répondu sérieusement, que vous sachiez tuer lestement votre homme et dompter un cheval!

Et encore cette autre chose, que vous sachiez ce que c'est que le vice, ce que c'est que l'amour, ce que c'est que le jeu, ce que c'est que le mensonge et la trahison, et l'hypocrisie et la politique; car il faut savoir tout cela pour entrer dans le monde avec un peu d'honneur.

— Il faut savoir tuer un homme? répondis-je.

— Oui, dit-il; car ce commandement de Dieu: *tu ne tueras pas*, a été effacé par ce qu'on appelle l'honneur. Le duel, c'est l'égalité des hommes élevés dans le monde; le duel, c'est le despotisme des petits et des faibles. Celui-là est perdu dans ce monde de lâches, qui n'a pas le cœur de se battre, car alors les lâches, qui sont sans nombre, font du courage à ses dépens. Celui-là est perdu dans ce monde où l'opinion est tout, qui ne saura pas acheter l'opinion d'un coup de feu ou d'un coup d'épée; celui-là est perdu dans ce monde d'hypocrites et de calomnieurs, qui ne saura pas se faire raison, l'épée au poing, de la calomnie et du mensonge. La calomnie assassine mieux qu'une épée nue; elle vous brise, à coup sûr, bien mieux que

la balle d'un pistolet. Je ne voudrais pas vivre vingt-quatre heures dans la société, telle qu'elle est établie et gouvernée, sans le duel.

Le duel est la seule égalité possible dans ce temps d'égalité ; il égalise toutes les conditions ; il comble toutes les distances ; il réunit les membres épars du corps social ; il fait de chacun de nous un pouvoir indépendant et fort ; il fait de chaque vie à part la vie de tous ; il fait de mon sang ton sang, et de mon cœur ton cœur : il rend la justice à l'instant où la loi ne peut plus la rendre ; seul il punit ce que les lois ne peuvent pas punir, le mépris et l'insulte ; ceux qui ont parlé contre le duel étaient des poltrons ou des imbéciles ; celui qui a parlé pour et contre n'était qu'un sophiste. Les peuples de l'Europe ne sont encore des peuples civilisés aujourd'hui, que parce qu'ils ont conservé le duel.

Il faut donc qu'un homme sache se battre : l'escrime est aussi nécessaire dans une éducation bien faite que la grammaire ; j'aimerais autant faire une faute d'orthographe que de manquer à parer tierce. Ainsi donc, je serai votre maître d'escrime, s'il vous plaît, et nous nous battons tous les deux chaque matin jusqu'à ce que vous m'avez touché.

En même temps, il envoyait chercher deux fleurets dans sa voiture. — En garde ! disait-il. — Et le voilà qui me met en garde. — Le pied plus avancé, — le poignet plus en avant ! — Couvrez-vous ! couvrez-vous ! — Faites-moi bien plus courts ces contre de tierce et ces contre de quarte ; — marchez à l'épée à petits pas, mais d'un pas sûr. — La tête immobile, — le regard fixe, — la poitrine effacée ; — soyez prompt à la parade, — et qu'une fois l'épée au vent, rien ne vous étonne. — Une ! deux ! — Que votre pied tienne à la terre ! tenez-vous à la terre ! — Figurez-vous que vous parez les traits de feu de l'éclair. — Il m'a ainsi donné de très-longues leçons chaque matin pendant plus de trois grands mois.

Si tu savais quel est cet homme quand il tient une arme ! la vue du fer lui donne la fièvre ; j'ai senti trembler sa main quand il me plaçait en garde, quand il a découvert ma poitrine, quand il m'a mis droit vis-à-vis de lui ! On n'a pas l'œil plus rapide ! on n'a pas la main plus ferme ! Il loue, il blâme,

il s'écrie. — Il me dit quelquefois : — Vous présentez le flanc... — Rompez ! — Avancez ! — c'est bien ! — c'est mal ! — Puis il se bat comme s'il était en face d'un ennemi ; il s'agite, il se démente, il est furieux, il est immobile ! Tout ce que je puis faire, à force de sang-froid, c'est d'éviter, dans mes assauts avec lui, de terribles coups de bouton qui me meurtrissent la poitrine et les bras.

Puis, quand nous nous sommes bien battus, il jette son fleuret... il s'approche de moi... il découvre mes bras et ma poitrine... il compte les coups... — Oh ! pauvre petit ! quels horribles coups ! En voici un qui t'aurait percé d'outre en part. — En voici un qui te perçait le cœur, grand Dieu ! A ces mots, j'ai cru qu'il allait se trouver mal. Il m'aime tant !

## XVIII

Nos leçons d'escrime continuent. J'ai voulu aller dans une salle d'armes faire assaut chez un professeur célèbre ; mon oncle est venu avec moi.

Entré dans la salle, j'ai demandé au maître d'escrime de faire deux ou trois passes avec moi ; il m'a trouvé déjà très-habile et très-délié ; il a dit que je me battais peu dans les règles, mais que j'avais le jeu subtil et embarrassant. — Mon oncle a voulu nous voir plus animés, alors nous nous sommes portés des bottes plus sérieuses : c'était vif et hardi, c'était nouveau ; je touchais pour le moins aussi souvent que j'étais touché ; on faisait cercle autour de nous. La vue de tant de regards m'anima comme fait une chanson de guerre au départ. Je rompis, je revins ; j'allais vivement ; cela fatiguait mon prévôt ; une fois sorti de ses coups et de ses démonstrations, il perdait la tête ; à mesure que je m'escrimais, il se décourageait ; bref, je l'ai désarmé ; son fleuret a été tomber au bout de la salle. — On m'a applaudi beaucoup ; le prévôt a été sifflé.

Ce maître d'armes est un ancien militaire de la vieille garde

impériale. — C'est un de ces vieux grognards de romans et de vaudevilles, toujours sur le point d'honneur; insupportables rodomonts, à qui l'Empire avait donné de grandes habitudes d'impertinence; du reste, fort entêté de son art, jaloux de sa renommée, colère, très-aimant le vin, bretteur, et ne craignant guère de voir couler le sang.

Cet homme, se voyant désarmé par moi et entendant les railleries cruelles de la salle d'armes, s'oublia jusqu'à porter la main sur ma joue.

O Christophe! un soufflet! tu ne saurais croire, non jamais tu ne pourrais imaginer quelle est cette rage, quelle est cette honte, quel est cet effroi; — un soufflet!

C'est la dégradation qui tombe sur vous! Cette chair qui heurte votre chair, vous écrase l'âme... Votre sentez à votre joue du sang qui y pèse comme la fange... Le feu de la honte vous dévore... une joue ainsi tachée ne se lave qu'avec du sang.

Cependant cette immense colère me trouva calme! Je frappai mon fleuret à terre et j'arrachai le bouton.

Mon antagoniste en fit autant, ce fut l'affaire d'une seconde; le fleuret fut une épée des deux parts; le fer, innocent jusqu'alors, redevint mortel.

Et nous nous précipitâmes l'un sur l'autre avec une rage inouïe... moi surtout j'étais au ciel! Ce n'était plus l'escrime ordinaire, ce n'était plus le même fer, ce n'était plus la même terre: c'était une terre toute nouvelle, c'était un combat, c'était une boucherie! Ciel et terre! je ne puis dire ce qui se passa dans mon cœur; mais, évidemment, je voyais déjà un grand trou dans le cœur de mon ennemi qui s'escrimait devant moi; à mon premier geste, il avait compris qu'il était mort.

Me vois-tu, moi, en présence de ce vieux spadassin habile, moi, la poitrine toute nue, et le fer à la main, nu devant cet homme qui aurait pu être mon père, moi qui me vengeais d'un affront brutal! C'était le citoyen en garde avec le soldat; c'était le jeune homme disant au vieillard: *Va-t'en!*

Son épée me passa sous le bras; en voulant parer, je glissai, je tombai, il vint frapper du ventre sur mon fer.

— Il est mort, dit mon oncle; je suis content de vous, mon neveu.

Disant ces mots, il jeta sa bourse à la femme de ce pauvre diable. Elle reçut cet argent avec autant de joie que si on lui avait payé un cachet vingt fois sa valeur.

## XIX

Tu ne sais pas ce qui se passe dans l'âme, quand on a tué un homme. C'est une abominable sensation. Voir tomber au bout de son fer cette vive et puissante création! Sentir à peine que votre fer enfonce dans cette vie, et au bout de votre épée trouver une âme! une âme immortelle! Subir ce dernier et vague regard du mort, qui ne sait pas au juste ce que doit chercher son dernier regard! Avoir à ses pieds cette masse inerte, et se dire que tout à l'heure, à l'instant même ici même, ici, ce grand corps animé s'agitait autour de vous avec du feu dans ses yeux et du feu au bout de son épée, et du feu dans son cœur! — Ce grand silence qui succède à ce grand bruit! Horreur! horreur! — et cependant puissance aussi! et cependant volupté aussi, et cependant joie immense d'avoir échappé à la mort, et cependant estime des hommes et son estime à soi! car les hommes et vous-mêmes vous savez que vous n'avez pas eu peur! Oh! je conçois la guerre, je conçois les mourants et les morts, je conçois les cadavres, je conçois toutes les rages de l'homme, je conçois tout, à présent que j'ai tué un homme! J'ai appris la vie sur ce cadavre, aussi bien que l'homme qui dissèque; j'ai appris le courage sur un homme mort. Merci, pauvre homme, merci de ton injure; merci de ta main sur ma face, merci de ta brutalité des camps! Merci, tu meurs pour moi aujourd'hui! Ta vie va profiter à ma vie, ton âme servira de cuirasse à mon âme, ton corps à mon corps; merci! Quelle que soit ton injure envers moi, je te la pardonne à ce prix-là; je suis chrétien!

Ce qu'il y a de singulier en ceci, et ce qui donne un horrible démenti à cette loi de Dieu : *Homicide point ne seras !* c'est que la justice des hommes ne s'est pas plus inquiétée de cet homme tué que si j'eusse écrasé un chien enragé au coin de la rue; au contraire, depuis mon duel, tous ceux qui en ont su quelque chose, loin de me regarder comme un monstre taché du sang de son semblable, me saluent avec beaucoup de politesse et de courtoisie; si le mort n'était pas de mon rang, il était passé maître en fait d'armes, ce qui égalise bien des conditions. Que te dirai-je ? rien ne se peut comparer à la considération dont je jouis depuis ce malheureux jour.

Mon oncle n'est pas le dernier à me complimenter de ce grand triomphe que je viens de remporter sur la mort. C'est un homme très-compétent en ces sortes d'affaires, et dans le monde ses jugements sont sans appel. A le voir si doux, si calme, si poli, si réservé, qui le dirait ? c'est pourtant une des épées les plus redoutées de Paris. — Prosper, me disait-il, ne va pas raconter à ta mère que j'ai joué ta vie si vite et avec si peu de façons ; j'avais décidé en moi-même que tu ne te battrais qu'un mois plus tard ; la brutalité de cet homme a tout fait ; heureusement que tu l'as tué. Vois-tu, mon enfant, on ne meurt que lorsqu'on n'a plus rien à faire sur cette terre. Si tu avais été frappé par ce spadassin, je me serais dit : — Cet enfant ne devait pas aller bien loin, puisque la mort l'arrête si vite ; je t'aurais donné une belle tombe en marbre, pour me parer de ta mort comme je me pare de ta vie ; j'aurais inscrit mon nom dans le cimetière du

Père-Lachaise sans avoir besoin de m'y faire porter moi-même ; et qui sait ? je me serais fait quelques admirateurs de plus, avec un beau morceau de marbre noir orné de lettres d'or. Toutefois, je ne suis pas encore un assez grand égoïste pour ne pas être fort heureux de te voir debout, et tout prêt à me faire honneur, toi vivant ! Maintenant te voilà en bon chemin dans le monde ; rien ne vous annonce un homme comme un duel bien fini. Marche donc en avant ! ton premier duel t'en épargnera d'autres ; marche ! tu as parfaitement compris que le duel doit être un combat à mort, et qu'après l'opinion, rien n'est cher autant que la vie. C'était, il est vrai, commencer bien vite à mettre mes enseignements en pratique, mais tu t'en es tiré comme un brave et digne jeune homme. La société te doit maintenant tous ses respects, puisqu'elle a mis tous ses respects au bout d'un fleuret déboutonné. Tu t'es montré homme de cœur, la société n'a plus qu'une chose à te demander à présent, c'est de te montrer homme d'esprit.

Mon Dieu ! que j'aurais été désolé, quand j'y pense, si tu avais été tué par cet homme ! J'aurais perdu à la fois mon neveu, l'enfant de ma sœur, et, qui plus est, j'aurais perdu mon paradoxe. Or, tu sauras plus tard, mon fils, qu'on s'attache autant aux paradoxes qu'on a faits soi-même, qu'aux vérités qu'on a trouvées. Le paradoxe appartient en propre à celui qui l'invente ; la vérité est le domaine de tout le monde. Mon cher paradoxe Prosper, je vous répète que vous vous êtes bien battu !

Bonjour. Hélas ! je donnerais dix ans de ma vie pour pouvoir embrasser ma mère — et t'embrasser !

Il a toujours à me faire quelque surprise nouvelle, des surprises incroyables et qui tiennent du prodige pour moi, pauvre et abandonné enfant ! Toutes les fois qu'il me donne quelque chose, ce don nouveau me fait mal, et cependant je l'accepte,



parce qu'en acceptant ses premiers présents je me suis tacitement engagé à recevoir tous les autres.

Donc il m'a dit aujourd'hui, au moment où je le quittais, après déjeuner : — Savez-vous monter à cheval ?

— Mais, mon oncle, j'ai souvent monté les chevaux les plus fougueux, je suis tombé de cheval bien des fois !

— En ce cas, m'a-t-il dit, si vous êtes souvent tombé de cheval, vous devez être quelque peu un cavalier ; il faut donc que vous ayez des chevaux.

— Des chevaux à moi, mon oncle ! Mais si vous me donnez des chevaux, il me faut une autre maison, un second domestique, que sais-je ? Vous allez donc vous ruiner pour moi ?

— Oh ! dit-il, sois tranquille, j'ai beaucoup d'argent. — Il te faut un cheval ; — ceci est une des conditions d'un certain monde : on n'y entre pas à pied, on y entre encore moins dans ces dégoûtants véhicules remplis de paille et d'ordures qu'on appelle des cabriolets, encore moins dans ce boudoir ambulante des bourgeois de qualité ou des phryniées de carrefour, qu'on appelle un fiacre. Aujourd'hui, bien que l'honneur soit en grande considération, il vaut mieux être porté en simple tilbury que de porter la croix d'honneur. Tant que tu n'auras pas de chevaux à toi, le café Tortoni te sera fermé le matin ; la Bourse, ce grand temple de la fortune publique, te recevra avec mépris et dédain sur le milieu du jour ; le bois de Boulogne s'indignera le soir de te voir allant au petit galop sur une rosse de louage. Grâce à ton cheval, tu auras bientôt gagné l'estime des laquais et des femmes, ce qui est beaucoup. Les écuries d'Abraham Aaron, le maquignon, servent d'antichambre au monde de la Chaussée-d'Antin, tout comme l'église de Saint-Sulpice sert d'antichambre au faubourg Saint-Germain. Il te faudra donc passer par l'écurie et par l'église, si tu veux être quelque chose dans ces deux univers du vice et du catholicisme élégants. Passons donc par l'écurie d'abord, nous passerons par l'église ensuite, elles se tiennent. Et il me mena du même pas chez Abraham Aaron.

Mon oncle est tant soit peu maquignon (il prétend qu'il faut se connaître en chevaux quand on est un jeune homme). — Voici, a-t-il dit au digne Abraham, un jeune étranger de mes amis qui veut acheter deux beaux chevaux ; un cheval à deux

fins, pour la selle et le tilbury, et un cheval de selle. Traitez-le bien, et, si vous le volez, soyez honnête homme, volez-le sur le prix et non pas sur le cheval.

Pendant qu'on sortait l'un après l'autre tous les chevaux de l'écurie : — Croisez-vous les bras, me dit mon oncle tout bas ; tenez-vous ferme sur vos jambes, votre cravache renversée, l'œil tendu, et dans l'attitude du plus profond recueillement... surtout ne dites mot ; Aaron, et tous les jeunes gens qui sont ici, imagineront que vous êtes un très-habile connaisseur ; or, cela sert toujours dans l'occasion, ne fût-ce qu'à revendre son cheval.

Après bien des essais devant tout ce monde qui nous regardait, rien n'étant amusant pour ceux qui ont des chevaux comme de voir un nouveau venu qui en achète, nous avons retenu deux chevaux de très-belle apparence, vifs, animés, élégants, l'œil superbe, au prix de cinq mille francs les deux.

Oui, cinq mille francs deux chevaux ! dix arpents de belles vignes, deux chevaux ! la fortune d'un paysan ; la dot de ma sœur Cécile ; plus d'argent que tu n'en gagneras dans toute ta vie, mon Christophe ! J'en ai honte ! mais aussi j'en ai grande joie : je les entends qui entrent dans mon écurie, et je descends pour les embrasser... après toi !

## XXIII

Nous sommes dans le fourrage, dans les harnais, dans les voitures jusqu'aux oreilles ; l'équitation a remplacé l'escrime. Mon maître ne m'a pas envoyé au manège, plus qu'il ne m'avait envoyé à l'académie. — La meilleure manière de tomber d'un cheval, dit-il, c'est d'apprendre à le monter. L'équitation, c'est comme l'escrime ; seulement, au lieu de se battre avec un homme, on se bat avec un cheval. Il faut à peu près le même sang-froid, le même courage et la même habileté ; il faut avoir

la main aussi légère pour dompter celui-ci que pour tuer celui-là. Je t'ai appris deux ou trois coups d'épée qui sont sûrs ; je n'ai pas autre chose à t'apprendre pour ton cheval : tiens-le des genoux avec vigueur, lâche-lui la main ; que sa tête soit libre et son flanc captif ; surtout, pas plus de ménagement pour le cheval que pour l'homme ; une fois en garde, frappe de l'épée, et en avant ! une fois à cheval, frappe de l'épéron, et en avant !

Notre première sortie à cheval n'a pas été malheureuse ; il m'a laissé le plus beau des deux ; il a monté le cheval à deux fins ; il a trouvé que j'étais bien en selle pour un provincial. Après les premières ruades, j'ai été le maître de mon cheval ; je l'ai mis au pas tant que j'ai voulu ; puis je lui ai rendu la main, et nous avons été au petit galop. C'était un samedi.... au bois de Boulogne.... la promenade était arrosée.... l'air était frais.... le beau monde était au dehors. Avant d'être à cheval et sur mon cheval, je n'avais jamais vu le monde de niveau ; je l'avais toujours vu de bas en haut, m'arrêtant aux armoiries de la calèche et n'allant pas au delà ; maintenant que je suis en selle, je vois tout ce qui se passe dans cet univers roulant sur quatre roues. Dans ces frais sentiers sans bruit et sans poussière passent toutes les beautés, toutes les jeunesse, toutes les gloires consacrées, c'est-à-dire toutes les gloires qui vont en voiture. C'est un beau monde, vu ainsi ! On n'a pas le temps de l'analyser, il paraît et il s'en va ; il montre sa grâce, et il fait comme la Galathée, qui s'enfuit dans les saules aussitôt qu'elle a laissé entrevoir son petit museau rose ; il passe et il repasse, ce monde de pouvoir et de luxe, et il n'a que le temps de sourire en silence, le muet qu'il est ; il est charmant, il est séduisant : il est si innocent, vu de loin ! Vu de loin, l'imagination y est pour beaucoup dans cet enchantement d'une heure ! C'est le monde tout au rebours de ce qu'il est d'habitude. On craint de se heurter, au bois de Boulogne, on se fait place l'un à l'autre ; on s'avertit du moindre cahot ; on dirait un peuple de frères. Voyez comme ces jeunes gens se saluent et s'admirent ! voyez comme les femmes ont le sourire gracieux et facile ! La foule à pied qui passe dans leur poussière et qui se traîne lentement dans leur sillon, n'aperçoit ni ces grâces, ni ces sou-

rires ! Moi, à cheval, je vois tout cela, je domine tout cela, j'ai des ailes comme les autres :

..... *Et album*  
*Mutor in alitem.....*

## XXIV

Mon cher précepteur a fait de l'écurie une science ; voici tantôt dix jours qu'il n'est occupé qu'à me démontrer la sellerie et la manière de se connaître en harnais, en voitures, en équipages de toutes sortes :

— Une fois qu'on est dans le luxe, m'a-t-il dit, il faut bien prendre garde de tomber dans le bourgeois, c'est-à-dire dans le commun. En général, l'homme élégant ne saurait avoir trop d'horreur et d'éloignement pour tout ce qui est bourgeois. Le bourgeois n'entend rien à la vie élégante, heureusement pour nous, grands seigneurs, qui ne pouvons nous défendre contre la grande fortune que par notre sincère mépris pour tout ce qui est riche. Le bourgeois achète un cheval ; on lui dit que le cheval a eu le feu aux quatre jambes, il répond : — Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que le cheval me porte ? et il croit avoir fait une excellente affaire en payant son cheval mille francs de moins. Le lendemain, le bourgeois achète une voiture ; on l'avertit que la forme de cette voiture date de l'année passée, et que, par conséquent, elle est plus vieille que si elle avait dix ans. Le bourgeois répond : — Que m'importe, pourvu qu'elle me traîne ? et il achète la voiture. Le bourgeois est l'égoût com- plaisant où s'en vont nos vieilles voitures, nos vieux chevaux, nos vieux harnais, nos vieilles maîtresses, tout notre luxe de la semaine passée, acheté à crédit ; il achète tout cela avidement et au comptant, et à moitié prix... L'idiot !... comme si le cheval que nous lui vendons ne nous avait pas servi tant qu'il pouvait nous servir ! comme si nous avions encore à faire quel-